

“Ma résidence! (Il se tourna vers Alden.) Vous connaissez la petite ferme bâtie avec des troncs d'arbres, où habite ma mère? Vous l'avez vue l'été dernier. Bien sûr c'est une gentille petite maison; c'est propre, c'est chaud, cela nous suffit bien! Mais ce n'est pas une résidence.

Enfin, j'emmenai l'homme chez nous en traîneau. Et toute la soirée il nous raconta notre histoire: comme quoi notre nom, Lamotte, est en réalité de la La Motte de la Lucière; comment, depuis trente ans, le titre et le domaine, en France, ne sont réclamés par personne (étant avocat, il avait appris qu'ils étaient tombés en déshérence), il rechercha la famille à Montmorency et à Québec dans les registres de paroisse, et y apprit que l'arrière-grandpère de mon arrière-grand-père, Etienne de La Motte, qui vint au Canada il y a deux cents ans, était le plus jeune fils d'un marquis de la Lucière. Il avait les papiers, ou du moins une grande partie, et nous les fit voir. Ils portaient de larges cachets rouges. “Naturellement, dit-il, il y a ici d'autres membres de la famille qui ont droit à une part de la fortune. Mais c'est un gros chiffre, des millions de franc. Et c'est vous qui aurez la plus grosse part, avec le titre et le château, un château plus grand que la scierie de Price à Cicoutimi, avec des tapis, des lumières électriques et des images de couleur sur les murs comme à l'hôtel, à Roberval.”

En entendant toutes ces choses, ma mère était bien aise; mais moi, quand je sus que j'étais marquis, je sentis tout de suite que c'était vrai.

Les yeux bleus de Jean étaient maintenant largement ouverts et ils étincelaient. Il avait posé à terre le panier de pommes de terre et, la tête haute, il parlait précipitamment.

Alden détourna la tête pour allumer sa pipe et cacher un sourire:

—Est-ce que... il ne vous a pas... demandé d'argent? demanda-t-il lentement, en laissant tomber les mots entre chaque bouffée de tabac.

—De l'argent, répondit Jean, il en faut, bien entendu, pour mener une affaire de ce genre. Il y avait 70 dollars que j'avais gagnés par ci, par là, à faire des petites corvées l'hiver dernier, et la mère avait 40 dollars de la vache qu'elle a vendue l'automne. 110 dollars; nous lui avons tout donné. Au printemps prochain, il reviendra, et je lui donnerai encore 100 dollars, puis 5000 le jour où j'aurai mon château. C'est peu de chose. Un marquis ne doit pas être ladre.”

Entre ses dents, Alden siffla un juron en anglais. Une comédie rustique, un bon tour de cette farcesse de nature humaine, lui plaisait toujours; mais, sous ce vernis de cynisme, il avait un cœur très honnête, et il avait horreur de la cruauté et de l'in-

justice. Or, il savait ce que représente ce peu d'argent pour les habitants du Nord; quel amer et dur labeur il en coûte pour l'amasser; et quels sacrifices, quelles privations suivent la perte de ce pauvre trésor. Ah! si le séduisant prospecteur français des états en déshérence était arrivé à ce moment-là au camp de la *Grande Décharge*, Alden se serait chargé de lui faire passer le plus vilain quart d'heure de sa vie.

Mais avec Jean Lamotte, la manière d'agir n'était pas aussi simple. Alden avait senti immédiatement que la plaisanterie serait encore plus nuisible qu'inutile. L'homme croyait trop profondément. Plaisanter un marquis dont le chapeau est percé, Jean serait le premier à en rire; mais plaisanter la *réalité* du marquis, non, cela ne lui irait pas. Cette idée était ancrée en lui, et l'attaquer lui eût paru presque une profanation. Aucun argument ne pourrait ébranler sa conviction: il avait vu les papiers. Il savait que “c'était vrai”. On aurait dit que toutes les forces de sa riche et puissante virilité s'étaient subitement tendues pour créer en lui cette nouvelle personnalité, comme si, inconsciemment, depuis sa naissance, il avait vécu dans l'attente de cette révélation.

Mais, chez lui, cette pensée n'était nullement morbide, imaginative, abstraite; elle était concrète, présente, vivante, et, autant qu'Alden pouvait s'en rendre compte, saine. Jean ne dédaignait point sa vie actuelle; au contraire, elle prenait à ses yeux un nouveau charme, comme un épisode curieux dans la vie d'un homme de race. Il n'était ni nerveux ni inquiet; il semblait même que toute sa nature se fût à la fois épanouie et apaisée. Il n'avait aucune hâte de quitter son existence familière, les bois et les eaux qu'il connaissait si bien, l'immense liberté des forêts désertes, le bondissement joyeux de la grande rivière, l'infinie palpitation du ciel largement ouvert. A son insu, toutes ces choses s'étaient emparées de son être. Déjà, et profondément, il sentait les atteintes de ce mal du pays dont il souffrirait en les abandonnant. Mais il surmontait cette tristesse en songeant que, dans ses veines où s'était infiltré cet amour, coulait du *sang bleu*, et que, malgré sa vie de sauvage, il appartenait bien réellement à la noblesse de France. On aurait dit que passait en lui ce souffle de romanesque, cet esprit de chevalerie, qui animait les joyeux courtisans de Louis XIV au temps où ils venaient chercher fortune au Nouveau-Monde.

—Sans doute, M'sieu, cela vous paraît curieux, disait-il, avec une sorte d'orgueil simple. Mais cela a été ainsi depuis le commencement au Canada. Il y en avait joliment des nobles ici, dans le temps! Frontenac, c'était un duc ou un prince; Denonville,